Document generated on 10/12/2024 2:39 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

L'*ego* à zéro

Renaud Longchamps

Number 145, Spring 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/66036ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Longchamps, R. (2012). L'*ego* à zéro. *Lettres québécoises*, (145), 5–5.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

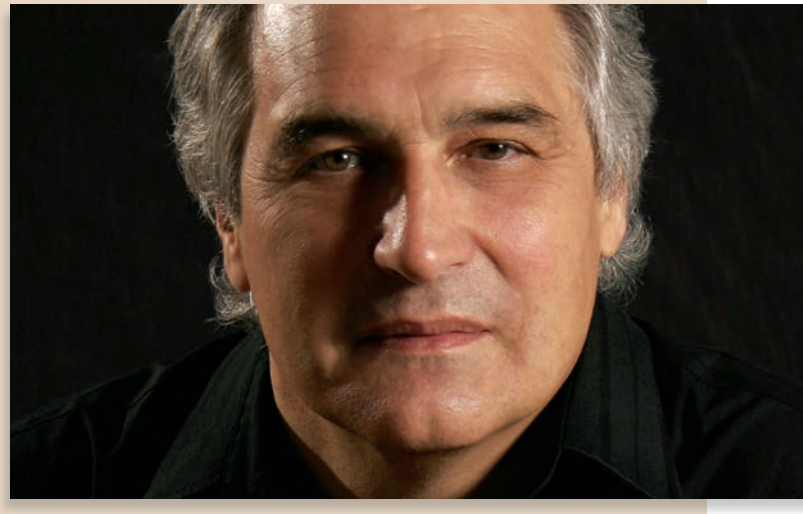
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par RENAUD LONGCHAMPS

Autoportrait

L'*ego* à zéro



RENAUD LONGCHAMPS

Suis-je né la dernière fois ? Je ne sais pas… Je ne sais pas si je suis né dans ce monde ou dans un autre. La mécanique quantique impose à notre insu les mondes virtuels où il n'y a rien à voir pour le mortel. Alors, je ne sais rien ; je me console à l'idée que l'ignorance est un luxe que la vie se donne pour justifier ma présence. L'existence suffit à mon *ego*… que je veux à zéro. L'existence use les cœurs qui ne volent jamais, qui ne valent rien. C'est tannant tout ce temps foutu à jouer au fou avec les feux follets subatomiques qui s'agitent en nous. Enfin, avec la naissance ne viennent jamais le bien et le mal. Seulement des circonstances exténuantes dans un corps glorieux saturé d'affects.

J'ai cinquante-neuf ans. J'en ai marre de ma nature terrestre équivoque et défaillante. Elle ne me laisse jamais tranquille. Elle m'appelle à des guerres éternelles. La nature veut que je baise la vie. Toutes les vies. À posséder par des possédés de plus en plus dépossédés. À mon corps défendant, la nature exige son tribut de chairs déchirées sur l'autel de la prédation. Elle oblige à la séduction… avant l'usure obligatoire. Le mouvement brownien de mes émotions provoque des dérapages de l'*ego* que je veux toujours à zéro. Ces complications m'ennuient…

Je ne sais pas me tenir. Ni me retenir. Je suis incapable de mentir et de cacher ma franchise aux faux culs qui pérorent sur les guillotinés. Je parle fort face au vent mauvais ; je dénonce les portes ouvertes ; je défonce les portes fermées. Haro sur les têtes heureuses qui ne savent jamais sur quel pied danser, surtout quand elles sont unijambistes ! Cela me désole, m'isole ; rien ne me console. Mais dans ma solitude entourée de livres lumineux, je souris aux créateurs authentiques, je m'incline devant le génie. Ainsi je suis heureux et cela me suffit. De plus, je ne suis pas un électron libre car la liberté n'existe pas : une vie entière à balayer la poussière de notre cellule, voilà notre affaire ! La liberté exige de se lever avant le temps et de savoir lire le silence dans les heures.

Je rêve. J'erre dans le rêve sans connaissance des causes et des effets, même s'il est alimenté de savoirs partiels et de sensibilités partiales. Parler de la réalité ? de « la » réalité dans « ma » réalité ? Impossible sans précipiter un état quantique qui débouche sur le grand malentendu universel. On dit que la vérité est à la fois multiple et incontournable, mais un loustic me souffle à l'oreille que « l'excès de vérités n'est pas la réalité ».

J'ai cinquante-neuf ans et je ne me contenterai jamais de ma nature terrestre, ni de ma condition inhumaine. Je fuis une génétique crépusculaire entachée d'étranges contradictions, fruit d'innombrables générations de prédateurs. J'en veux à la nature qui produit une poignée de sages généreux pour une fournée de tortionnaires armés en guerre que suit une nuée de fonctionnaires de l'imaginaire. Les sages ne seraient donc pas les rejetons légitimes de cette évolution biologique pleine de fruits talés et de terreur ?

« Les sociétés littéraires sont encore la Société », chantait le poète. Si j'avais voulu faire carrière, j'aurais migré en ville où sévissent les faux prêtres et les perruches qui s'échangent des formules. Je serais entré dans une chorale où j'aurais grasseyé une vulgate scélérate et conforté la foi du charbonnier… plein d'irrévérences. Alors, je suis contre les rencontres. Contre la cacophonie des cœurs éperdus dans l'air du temps parce que la mode permet aux imbéciles de s'exprimer en même temps. Mais je n'ai pas le choix : mon programme génétique me pousse à consacrer du temps à des futilités terrestres, à me soumettre aux frivolités des uns et à la médiocrité fabuleuse des autres dans des corps erratiques jamais satisfaits. Bref, le moi est détestable, surtout à la table des glands (ne pas lire « grands »).

Oui, j'ai longtemps voyagé à l'intérieur de moi-même. À la Henri Michaux. En vain. Jusqu'au jour où, au détour d'un cancer foudroyant, je suis tombé sur un soma qui ne crée pas de dépendance. Depuis lors, je supplie mon médecin de renouveler ma prescription de vivre au-dessus d'une réalité en chute et en rut, dans une magnifique fatalité hors du commun où dansent mes illuminations. Je vois la nature dupliquée dans des millions d'espèces identiques pour la vie et pour la mort. Cette nature tordue, je ne l'ai pas demandée. Contre cette misère élevée en miracle, j'écris des probabilités. Dans le désordre créateur, je cherche un état ponctuel où je pourrai voir sans subir le réel.

Je regarde le ciel. Il n'est pas à moi, ni aux chers ancêtres qui gesticulent en moi. Le ciel appartient à un Surmoi sourd, aveugle et collectif. Je refuse de me laisser diriger par un ciel que je ne maîtrise pas, par une réalité que je n'ai pas créée, par une vie défectueuse que je subis, par une nature mortifère que je n'ai pas choisie. Nous devons être les seuls créateurs et les fiers propriétaires de nos visions, yeux tournés vers l'univers, heureux de nos toits ouverts aux ciels défroqués, loin de la liberté hypothéquée.

Très jeune, j'ai été mordu par une bête étrange. Son venin a perverti ma réalité. Depuis ce temps, j'ai le privilège de l'existence mais je suis un perpétuel insatisfait de la nature qui me dévore. Je cherche la vie qui ne doit rien à rien, surtout pas à ce que je vois dans les matins nains. Alors le ciel ou l'enfer sur terre, je n'en ai rien à cirer. Allons ailleurs.

Bien sûr, nous sommes condamnés à l'imposture ; nous tournons en rond sur la quadrature du cercle. Notre code génétique gère notre pauvre réalité… Pis ! Il est lu dans la nuit noire de nos origines ! Nos figures sociales imposées se décomposent dans la platitude et la mauvaiseté…

Vous croyez que je suis un misanthrope ténébreux et désespéré ? Détrompez-vous. J'aime la vie. Je suis heureux de vivre avec la clé que je me suis donnée en vers et contre tous. J'adore la vie. Je déteste la nature car elle sait que je suis de trop. Et insupportable. Elle sait que je ne suis pas sur terre pour métaboliser une vie qui perpétue sa réalité de pacotille.